LE NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 122 — JEUDI 2 MAI 1901

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal ;
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

Nos bureaux de Rédaction et d'Administration ainsi que nos Ateliers étant fermés à l'occasion de la Fête Internationale du Premier Mai,

L' « ÉGALITÉ »

ne paraîtra pas demain Jeudi.

MANIFESTE

CONTRE LA GRÈVE GÉNÉRALE

Le Conseil d'administration du syndicat aux ouvriers mineurs du Pas-de-Calais

Camarades,

Les membres du Conseil d'administration du Syndicat des mineurs du Pas-de-Calais, réunis en séance extraordinaire, le mardi 30 avril, au siège social, à Lens,

Après avoir pris connaissance :

1° Des résultats généraux du referendum ;

2° Du nombre des abstentionnistes ;

3° Du nombre des ouvriers mineurs qui n'ont pas pu manifester leur opinion pour ou contre la grève générale — par suite du défaut d'organisation — et qui s'élève à 44,136 dans les départements de la Nièvre, du Cantal, de la Côte-d'or, de la Savoie, de la Mayenne, du Maine-et-Loire, de l'Ardèche, de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle, des Deux-Sèvres, de la Vendée, de la Creuse, de la Haute-Saône, des Alpes-Maritimes, de la Sarthe, des Hautes-Alpes, de l'Allier, des Bouches-du-Rhône, du Gard, de l'Hérault, de l'Ile-et-Vilaine, du Rhône, du Nord (Bassins d'Aniche, de l'Escarpelle, d'Azincourt, de Flines-lez-Raches, de Douchy), de différentes mines de la Loire, de l'Aveyron, etc...

Considérant, d'après les chiffres qui leur sont actuellement parvenus ;

Que 47,198 suffrages ont été exprimés sur un total de 162,000 mineurs environ ;

Que 25,920 se sont prononcés pour la grève générale ;

Considérant en outre que dans le bassin d'Anzin, le citoyen Bexant, secrétaire général du Syndicat a ajouté — au cours des conférences préparatoires au Referendum — la question de la retraite des mineurs, à celle de Monteau — contrairement aux décisions du Congrès de Lens ;

Que d'ailleurs dans ce bassin, de l'aveu même du président et du secrétaire du Syndicat, les mineurs n'accepteraient pas de faire la grève pour se solidariser avec des camarades luttant pour des revendications locales ;

Considérant, que les mineurs de Monteau, étant directement intéressés dans cette question de la grève, faisant l'objet même du referendum, ne devaient pas jeter dans la balance pour la grève, leurs 6,000 suffrages ;

Attendu que dans ces conditions, il est matériellement impossible d'entraîner dans la grève générale, les 120,000 mineurs qui n'ont pas pris part au vote ;

Décident :

Que malgré la fraternelle sympathie qui les lie à leurs camarades de Monteau et dont ils leur envoient le nouveau témoignage, leur assurant également la continuation de leur concours pécuniaire ;

Ils ne peuvent assumer la grave responsabilité d'un appel à la grève, qui ne serait pas entendu.

FOUQUET, (Bruay) ;
CADOT (Bruay) ;
LELEUX (Béthune) ;
LERNOULD (Dourges) ;
DELELIS (Nœux) ;
BROUTIN (Courrières) ;
CORDIER (Carvin) ;
POIRE (Marles) ;
VILCOT Louis (Meurchin) ;
SELLIER (Liévin) ;
LECLERCQ (Dourges) ;
GUIBERT (Drocourt) ;
GOSSART (Lens) ;
GUIDEZ (Ostricourt) ;
BASLY (Bureau du Conseil d'administration du Syndicat) ;
LAMENDIN (Bureau du Conseil d'administration du Syndicat) ;
EVRARD (Bureau du Conseil d'administration du Syndicat) ;
BRUGNET (Bureau du Conseil d'administration du Syndicat).

A qui crache en l'air...

L'animosité de certains socialistes parisiens contre le citoyen Basly, les amène décidément à porter sur ce qui se passe dans le Pas-de-Calais, des jugements dont devrait les garder, à défaut de la bonne foi, au moins le désir d'être pris au sérieux.

L'autre jour, c'était le citoyen Jean Bertrand qui, dans le *Petit Sou*, prétendait que Basly, Lamendin et leurs amis, n'avaient rien fait depuis dix années pour fortifier dans le bassin, l'action syndicale, ce qui prêtait au moins à rire à tous ceux qui savent les conférences incessantes faites, depuis huit années, par le bureau du Syndicat pour réparer le préjudice causé à l'association corporative par la grève de 1893.

Mieux encore, le citoyen Louis Dubreuilh, dans le même journal, portait sérieusement l'appréciation suivante :

« Ce que nous savons bien, — et tous les travailleurs de France feront avec nous cette même constatation à la fois triste et réconfortante, — c'est que si le bassin du Pas-de-Calais avait été vraiment éveillé à la vie socialiste au lieu d'être maintenu en léthargie, nous eussions assisté à l'un des plus beaux spectacles qu'il ait été jusqu'ici donné de contempler : tous les forçats de la mine se levant comme un seul homme pour courir sus à leurs exploiteurs.

Eh quoi ! le bassin houiller du Pas-de-Calais a été maintenu en léthargie et n'a pas été vraiment éveillé à la vie socialiste ! Il nous semblait cependant qu'il était constamment travaillé par les orateurs socialistes, tant du Parti Indépendant que du Parti Ouvrier Français. Sans doute avons-nous rêvé, et il est heureux que, bien renseigné comme on l'est à Paris, on nous rappelle à la réalité !

Et c'est à cette léthargie, à cette absence de vie socialiste qu'est dû, d'après le citoyen Dubreuilh, le vote du bassin houiller du Pas-de-Calais contre la grève générale !

Voyons, citoyen Dubreuilh, il y a, parmi les communes qui ont voté dimanche, deux communes qui ont des maires socialistes, *appartenant au Parti Ouvrier Français*. Vous nous accorderez bien que celles-là ont été « éveillées à la vie socialiste » ?

Eh bien, voici le résultat du scrutin :

AVION. — 280 voix pour la grève, 511 contre.

AUCHEL. — 625 pour la grève, 1,574 contre,

soit, en les réunissant, 73 pour cent contre la grève, tandis que l'ensemble du bassin ne donnait que 64 pour cent contre la grève.

Nous n'insisterons pas sur ces chiffres : ils démontrent suffisamment que l'examen le plus simple renverse aisément les arguments péniblement échafaudés de parti-pris contre le citoyen Basly et ses camarades du bureau du Syndicat, coupables de ne pas puiser leurs inspirations auprès des « grèvegénéralistes » de la capitale.

Emile RAYMOND.

UN PÉLERINAGE à instaurer

Le Premier-Mai, on ne saurait trop le répéter, doit être considéré comme jour de chômage obligatoire et universel.

Ainsi l'a voulu le congrès de Paris quand il a invité les travailleurs des deux mondes à profiter de cette date pour faire entendre impérieusement leurs revendications aux pouvoirs publics à portée de leur voix.

Est-ce à dire que le Premier-Mai ne doit pas revêtir le caractère d'une Fête internationale du Travail ?

Evidemment non.

Leur devoir de classe rempli, les travailleurs ont le droit de célébrer leur solidarité, par des réjouissances.

Ils n'y manquent d'ailleurs pas.

Dans toutes les villes où il existe des municipalités socialistes, ce sont ces municipalités qui prennent l'initiative de ces réjouissances ; dans les autres, ce sont les organisations ouvrières elles-mêmes.

Malheureusement, soit manque de ressources, soit pour toute autre raison, le programme de la Fête du Travail n'est guère varié.

Ne serait-il pas possible, pour l'an prochain, d'innover autre chose, à côté des bals, séances musicales, distributions de jouets, tirs, jeux, etc. ?

Pourquoi, par exemple, la municipalité de Fourmies ne prendrait-elle pas l'initiative d'un pèlerinage régional, national — voire international — au tombeau des victimes du Premier-Mai 1891 ?

Les compagnies de chemin de fer qui mettent avec tant d'empressement leur matériel à la disposition des organisateurs de pèlerinages pour Lourdes, seraient mal venues à refuser à des socialistes, désireux de rendre un pieux hommage à la mémoire des trois enfants, des quatre jeunes filles et des quatre ouvriers qui tombèrent sous les balles du lebel, — les compagnies seraient mal venues, disons-nous, à refuser à ces socialistes les avantages du transport à prix réduits qu'elles accordent aux cléricaux.

Et alors quel spectacle émotionnant, grandiose, nous serait donné !

Nous verrions, — la bourgeoisie verrait descendre dans la ville du massacre, dans la cité qu'elle a ensanglantée, des légions d'ouvriers et d'ouvrières, et cette procession du souvenir et de la solidarité, cette procession de la foi socialiste vaudrait bien les *manifestations de l'hystérie religieuse* chantées, ces jours-ci encore, par la presse capitaliste.

— « Et les ressources ? » objectera-t-on...

Nous n'ignorons pas que la formation d'un train spécial coûte cher, si le prix des places en est réduit, mais est-ce que les travailleurs seraient incapables des sacrifices pécuniers que s'imposent les cléricaux ?

Il suffirait simplement d'organiser, d'assez longue main, le pèlerinage du Premier-Mai 1902 et d'ouvrir une liste d'inscription, avec un petit versement de garantie, dont l'importance varierait suivant la région ; le prix de chaque place devrait être couvert un mois avant l'exode, c'est-à-dire le 1er Avril.

Nous jetons l'idée. A tous ceux qui, comme nous souhaitent la pérennité du Premier-Mai, jusqu'au triomphe de la Révolution Sociale, de voir si elle ne mérite pas d'être réalisée.

G. SIAUVE-EVAUSY.

La Chanson du Premier Mai

Premier Mai ! c'est le Renouveau,
Comme aux arbres monte la sève !
L'idée aussi monte au cerveau,
Et la Sociale se lève !
Plus haut que nos petits bourgeois,
O Premier Mai passant les ondes,
Par-dessus frontières et lois,
Ton soleil luit sur les deux mondes.

Sur le sol natal, c'est l'exil
Partout où l'on vit de misère.
Au peuple ouvrier que faut-il ?
Il faut la patrie ouvrière.
D'un bout du monde à l'autre bout,
Que le même cri retentisse :
Les prolétaires sont debout
La leur patrie est la justice.

C'est pourquoi la main dans la main
Pour « les huit heures » on se lève...
Les « trois huit » ne sont qu'un chemin
Vers l'avenir de notre rêve.
L'ordre social, ô patrons,
A vu d'autres métamorphoses !
Nous les voulons, nous les aurons,
Les « huit heures »... et bien d'autres choses.

Le Capital fait un enfer
De ce pauvre monde où nous sommes,
Et notre pain nous est plus cher
Qu'à l'exploiteur la chair des hommes
Trop longtemps notre surtravail
Nous fut payé par la famine :
L'ouvrier n'est pas un bétail
Et moins encore une machine.

C'est pourquoi d'un cœur sûr et gai,
Comme une fête de l'histoire,
Nous chantons notre Premier Mai :
Notre union c'est la victoire.
Lorsque nous crions en avant !
Sous notre élan la terre bouge,
Et sur notre front claque au vent
Le grand frisson du drapeau rouge.

REFRAIN

Même cœur a battu partout,
Même espérance triomphale
Dans cette clameur qui s'exhale :
Debout,
Debout,
Debout,
Voici l'Internationale !

Jacques GUEUX.

LA FÊTE DU SOCIALISME

Les royautés et les empires ont leur fête commémorative.

Les religions ont actuellement plusieurs jours où les fidèles célèbrent les événements les plus importants de la genèse de leur culte.

Les guerres, les champs de bataille ont leur date d'évocation sanglante.

Depuis le Congrès de 1889, le Socialisme a sa solennité.

Au despotisme des premiers anniversaires, il oppose la notion de liberté et de souveraineté populaire.

A l'idéal chimérique des seconds, il oppose la synthèse des progrès économiques et scientifiques réalisant le mieux-être de l'organisation collectiviste.

A la barbarie d'un autre âge des troisièmes, il oppose la paix dans la solidarité des êtres et des intérêts.

Que tous ceux qui ont la pensée droite et le cœur généreux s'associent à l'hommage grandiose rendu par les travailleurs au Socialisme, au 1er Mai.

La réduction des heures de travail ne doit pas seulement aux yeux des prolétaires, alléger leur labeur, épargner leurs forces physiques ; elle doit modifier les relations économiques et limiter le pouvoir du capital sur le travail ; elle doit rendre accessibles au plus grand nombre, les jouissances de la famille ; elle doit favoriser l'essor mental de l'individu et lui permettre de plus en plus de participer au capital intellectuel accumulé par la société.

La journée du 1er Mai est, en même temps que la Fête du Travail, celle du Parti socialiste tout entier, défenseur et glorificateur du Travail.

L'effet des Huit heures

On croit généralement, dit M. John Burns, que la journée de huit heures mettra l'Angleterre dans une situation défavorable vis-à-vis des autres nations, simplement parce qu'on pense communément que la journée de huit heures élèvera forcément le coût de production. Mais rien ne justifie cette crainte, ni dans les expériences qui ont été faites chez nous de diminutions des heures de travail, ni dans les tentatives de la journée de huit heures elle-même, que certains de nos compatriotes ont faites récemment.

Il est hors de discussion que nous avons produit à aussi bon marché en dix heures qu'en douze, et que plus tard, nous avons produit à aussi bon marché en neuf heures qu'en dix, parce que la diminution des heures de travail augmente l'énergie productive des ouvriers, à un tel point qu'ils pouvaient produire autant dans une journée de travail plus courte que dans une journée plus longue. Il n'y a pas de raison pour que la même cause n'engendre pas encore les mêmes effets, car le maximum de la productivité de nos meilleurs ouvriers est loin d'être atteint.

Ce qu'il y a de remarquable dans les expériences de la journée de huit heures, ce n'est pas seulement le grand nombre de celles qui ont réussi, mais aussi la variété des industries dans lesquelles elles ont été tentées, la fréquence des cas dans lesquels la production antérieure a été dépassée en quantité ; enfin et surtout, l'amélioration réelle qui s'en est suivie dans la condition physique et morale des travailleurs. Ils ont gagné à la fois en santé, en moralité et en intelligence ; aussi pouvons-nous raisonnablement espérer que la prochaine génération d'ouvriers, en travaillant huit heures, non seulement fera un travail plus productif, mais encore que la durée de sa vie active sera plus longue.

Supposons que le prolongement de la vie active soit de dix ans, qui donc pourrait essayer d'estimer la valeur des produits ainsi acquis par la nation au moyen d'un travail plus efficace que lui donnera le grand corps de son peuple laborieux ?

ÉCHOS ET NOUVELLES

A citer par ces temps de dépopulation.

Mme Renée Le Tallec, qui vient de mourir à Barmalec, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a eu 9 enfants, dont 6 sont encore vivants, et laisse 78 petits-enfants et arrière-petits-enfants.

—o—

On annonce de Vienne qu'un célibataire endurci, bien connu dans la ville pour l'aversion que lui inspirait le sexe féminin, est mort la semaine dernière, pendant qu'il se rendait à l'enterrement de son frère.

C'était un homme long et sec qui portait constamment l'habit noir et le chapeau de soie. Il ne sortait jamais sans sa canne : un magnifique jonc.

Ses héritiers ont trouvé dans un tiroir de son bureau un paquet portant l'inscription : « Tentatives faites par ma famille pour me courber sous le joug du mariage. »

Le paquet contient soixante-deux lettres, avec des annotations du vieux garçon, dûment classées.

Au paquet était jointe une note ainsi conçue : « Soixante-deux lettres, avec autant de propositions de mariages de la part de jeunes filles et de veuves désireuses de se marier. Elles ont dépensé 1,760,000 florins pour me faire tomber dans le panneau. »

Le docteur « Urgern », comme on l'appelait dans son quartier, faisait de temps à autre une apparition dans sa brasserie familière et choisissait toujours une place où les femmes ne se mettaient jamais.

—o—

Le partage du butin.

Hier a eu lieu à Toulon, la distribution aux troupes de marine, ayant fait la campagne de Chine, des parts de prise qui leur reviennent.

On a distribué environ 60.000 francs aux hommes de l'ancien 4e régiment d'infanterie de marine et 40.000 francs à ceux du 8e.

Les exploits de ces massacreurs de chinois et protecteurs de missionnaires sont bien payés !

CHRONIQUE

L'ENFANT DU 1er MAI

Sur sa couche de douleurs, éclaboussée de sang, maintenant la mère reposait, blême et les yeux clos comme une morte.

Epuisé d'émotion, frémissant encore d'angoisse le père, debout à la croisée, regardait d'un œil vague, le soleil qui, par ce premier matin de Mai, montait lentement à l'horizon, mettant, dans la plus simple et la plus magnifique des féeries, le scintillement de ses rayons à travers le prisme des gouttes de rosée, au petit bonheur, un peu partout, au rebord moussu de la route, à la pointe des branches et à la corniche des toits.

Et quelqu'un vint alors tendre au père, le frêle enfant qui venait de naître : et le père avec des précautions adorablement maladroites, à deux mains, non sans trembler de joie, d'orgueil et de crainte, prit l'enfant et l'éleva vers le ciel. Il le tint ainsi, dans ses paumes larges ouvertes, couché sur les reins, rose et nu, comme s'il l'offrait à un baptême de rayons et de rosées ; il ne prononça pas une parole — ce n'est qu'au théâtre et dans les romans, qu'on monologue — mais son front, haut dressé, était fier, il passa dans son regard, une intense flamme de vie et une extase dans le sourire de ses lèvres.

Et voici ce que pensa le père dans cette minute d'enchantement et d'évocation :

— « Enfant, pour le mettre au monde, ta mère a connu l'agonie ; tu es né à travers des pleurs et des cris de souffrance, et tant j'ai vu torturer le pauvre flanc où tu te débattais, que je ne savais plus dans mon affolement, ni ce qu'il fallait souhaiter, ni ce qu'il fallait redouter !

» Pour te nourrir, pour faire de toi, d'abord, le beau gas de notre chimère, plus tard, l'homme d'élite que nous rêvons, désormais, nous n'aurons plus ni logis, ni trêve, ni repos.

Jamais, je n'ai boudé à la besogne, et ta mère, elle aussi, est vaillante entre les laborieuses. Dès ce jour, nous serons plus ardents encore au travail. Aucun effort, aucun sacrifice ne nous coûtera, puisque nous te les dédierons.

» Et nous te verrons grandir, ravis, éperdus, avec des vanités jalouses, nous réjouissant de savoir qu'un sang vermeil gonfle tes veines, qu'une conscience droite éclaire ton âme !

» Tu seras notre présent et notre avenir, notre but et notre fin ; nous revivrons en toi, et nous n'aurons d'autre pensée que de faire à ton pied agile, le chemin moins abrupt ; dans nos tourments et nos amertumes, nous nous consolerons en disant que tu les ignoreras, du moins, ces épreuves et ces larmes ! Et nous te préparerons pour que tu puisses affronter victorieusement les combats de l'existence !

» Mon fils, je ne suis qu'un humble artisan ; à peine, sur les bancs de l'école, m'a-t-on hâtivement appris à lire et écrire ; le reste, je l'ai péniblement, au prix de quelle volonté opiniâtre, épelé moi-même, aux dures leçons des choses, à l'âpre enseignement de l'expérience ! Eh bien, je veux que tu puisses tourner librement, à ton gré, tous les feuillets du livre de la science !

» Mon enfant, mes pareils et moi, pendant de longues années, très noires, très obscures, nous avons erré, tâtonné, comme des égarés dans la nuit, ne sachant pas les mots de ralliement pour nous appeler, ne pouvant pas, au fond de nos cœurs, le sentiment d'amour et d'entr'aide, qui est la force des faibles, ne laissant pas nos fronts s'exalter à la vision de justice et de rénovation, qui doit relever un jour, ceux qui, jusqu'ici, ont toujours été abaissés.

» Eh bien, je l'initierai, moi, le frustre, l'ignorant et l'ignoré, à tout ce que tu dois savoir et pratiquer, afin de sortir des ténèbres, d'entrer dans la lumière et de conquérir pour toi pour tous ceux qui ont partagé notre détresse, le droit de vivre, comme tous les hommes doivent vivre, parce qu'ils sont des hommes, et non pas des brutes ou des esclaves !

» Petit, je l'aime, parce que tu es la chair de ma chair, et que je ferai de toi, la pensée de ma pensée ! Tu seras témoin de grandes choses ! Ceux qui naissent aujourd'hui sont bien heureux ; c'est pour eux que nous avons creusé le sillon des âmes et que nous y avons jeté le germe de l'idée. Ils seront à la moisson de la Pâque dont le « Premier Mai est le symbole. »

Pauvre Classe Ouvrière ! Ainsi que la mère qui maintenant repose blême et les yeux clos, comme une morte, sur sa couche de douleurs, éclaboussée de sang, elle aussi, elle aura connu les pires déchirements, la crise de vie et de mort !

Noble Prolétariat ! Comme le père qui, épuisé d'émotion, tremblant d'amoureux orgueil, présente à la bénédiction lustrale de la première aube de Mai, l'enfant qui vient de naître, lui aussi, il n'a cessé de s'immoler aux jeunes générations qui, à présent, s'apprêtent à récolter le fruit de tant d'attente et de patience !

Cette vie d'abnégation du père qui se retrouve en son fils, qu'est-ce donc sinon l'image de la vieille et tenace lutte de la classe ouvrière, maîtrisant ses colères, réfrénant ses révoltes, pour achever sa lente et combien méritoire œuvre d'organisation spontanée et d'éducation autonome ?

La Classe Ouvrière a raison ; elle devra peut-être un jour recourir à la violence pour mettre un terme au règne de l'arbitraire ; mais il faut ce jour-là qu'elle ne livre l'assaut qu'à coup sûr ; elle n'a pas le droit d'aventurer son avenir sur la carte hasardeuse d'une bataille téméraire.

Non pas qu'elle doive toujours courber la tête et ronger le frein ; il est des heures viriles où, relevant un défi, il lui faut savoir, poitrine découverte, descendre à la rue ; il est des journées fatidiques où, mûre pour la conquête d'un droit qui doit sauvegarder ses plus graves intérêts, il lui faut faire entendre la clameur menaçante qui fait, sur leurs fondements, trembler les bastilles ; mais ce ne sont là que des combats épisodiques dont l'issue n'engage pas ses destinées.

Ce qu'il importe de graver dans la conscience des travailleurs, c'est que leur émancipation ne saurait être le résultat d'un coup de force, mais l'aboutissant d'une longue et douloureuse série d'efforts persévérants. Le progrès doit émaner de la science et de la solidarité. Le jour où le prolétariat, d'une éthique supérieure à la moralité des classes dirigeantes actuelles, sera en état de les supplanter dans la direction politique et économique de la société, le régime capitaliste s'écroulera, comme, à la forêt, tombe le chêne séculaire, dont le moindre coup de hache entame le tronc pourri !

En attendant, il faut avoir le courage modeste de continuer la tâche quotidienne, tel, le brave artisan qui, pour son fils, aspire au sort le plus radieux et qui, chaque matin, en se réconfortant des mêmes espoirs paternels, va reprendre à l'usine, la besogne de la veille.

Et comme le père aussi, qui, stoïque, revit en son enfant et rapporte tout à lui, ne pensant plus à soi, il faut que le prolétariat poursuive cet apprentissage, parfois cruel, mais inéluctable, en ayant cette suprême vertu de ne pas rechercher qu'elle génération tirera profit de tant de labeurs et de dévouements : c'est là le véritable esprit de classe ; il ne procède ni de l'envie ni de la haine ; il s'inspire et se vivifie du plus profond et du plus noble sentiment d'humanité.

Oui, comme le père, non sans trembler de joie, d'orgueil et de crainte, prit l'enfant, et l'élevant vers le soleil, le tint ainsi, dans ses paumes larges ouvertes, couché sur les reins, rose et nu, comme s'il l'offrait à un baptême de rayon et de rosée, c'est là l'idéal que, le Premier Mai, je salue au nom de tous les travailleurs socialistes, dont le front, haut dressé, est fier et qui sentent passer dans leur regard, une intense flamme de vie et une extase dans le sourire de leurs lèvres.

JULES L...

SOLIDARITÉ CAPITALISTE

Le Socialisme se proclame le défenseur de tous les opprimés, sans distinction de religion ou de croyance.

Les religions à leur tour se proclament officiellement la sauvegarde de tous les privilèges, également sans distinction de sectes.

C'est le *Patriote*, journal catholique de Belgique, qui nous l'annonce et il s'en réjouit. « Il est malheureusement avéré, écrit ce journal, que tous ceux qui font adhésion à une religion révélée ne se donnent pas la main ». Et alors il signale des exemples éclatants d'union des adeptes de religions différentes, pour la défense de la société christiano-capitaliste.

En Hollande, le Docteur Kuyper, le chef « très réputé des protestants orthodoxes, a démontré l'urgence « d'une union amicale entre croyants catholiques et croyants protestants. » Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une alliance de théologues. Le leader protestant a envisagé « l'éventualité d'un accord électoral, non seulement en cas de ballottage, mais même en ce qui regarde le premier scrutin ».

Il me semble, de prime abord, que l'entente ne soit pas possible entre ceux qui, pendant de longs siècles, vidèrent leurs divisions dans le sang et sur les bûchers, Mais entre tous les croyants de la même classe capitaliste, existe le lien de l'intérêt capitaliste ; et cette solidarité bourgeoise supprime le passé, avec ses horreurs, ses massacres, ses atrocités.

Sans la religion « toute résistance au principe révolutionnaire devient vaine ». C'est la croix qui abrite toutes les résistances au socialisme. « A Cologne, l'abbé Heise est à la tête de tous les groupements ouvriers, catholiques et protestants », mais antisocialistes.

Jésus-Christ, Moïse, Calvin, Luther ne sont plus : seul le Capital est le Dieu du monde.

Qu'à l'union capitaliste internationale, les travailleurs de tous les pays répondent par l'indissoluble union ouvrière.

Cinq années de ma vie

Sous ce titre, le capitaine Dreyfus publie le récit de son long martyre « pendant les cinq années où il fut retranché du monde des vivants ».

Nous détachons de ce livre ces pages émouvantes :

LA PARADE D'EXECUTION

Je fus conduit entre quatre hommes et un gradé, au centre de la place.

Neuf heures sonnèrent ; le général Darras, commandant la parade d'exécution, fit porter les armes.

Je soutirais le martyre, je me raidissais pour concentrer toutes mes forces, j'évoquais pour me soutenir le souvenir de ma femme, de mes enfants.

Aussitôt après la lecture du jugement, je m'écriai, m'adressant aux troupes :

« Soldats, on dégrade un innocent ; soldats, on déshonore un innocent.

» Vive la France, vive l'armée ! »

Un adjudant de la garde républicaine s'approcha de moi. Rapidement, il arracha boutons, bandes de pantalon, insignes de grade du képi et des manches, puis il brisa mon sabre. Je vis tomber à mes pieds tous ces lambeaux d'honneur. Alors, dans cette secousse effroyable de tout mon être, mais le corps droit, la tête haute, je clamai toujours et encore mon cri à ces soldats, à ce peuple assemblé : « Je suis innocent ! »

La cérémonie continua. Je dus faire le tour du carré. J'entendis les hurlements d'une foule abusée, je sentis le frisson qui devait la faire vibrer, puisqu'on lui présentait un homme condamné pour trahison, et j'essayai de faire passer dans cette foule un autre frisson, — celui de mon innocence.

A LA ROCHELLE

Une indiscrétion fut, paraît-il, commise ; mon nom fut prononcé. La nouvelle se répandit et la foule ne fit que grossir. Je dus rester tout l'après-midi dans la voiture cellulaire, entendant au dehors la foule qui devenait de plus en plus houleuse. Enfin, à la nuit, on me fit sortir du wagon. Dès que je parus, les clameurs redoublèrent. Les coups pleuvaient sur moi, des bousculades eurent lieu. Je me trouvai même un instant presque seul au milieu d'elle, prêt à lui livrer mon corps. Mais non une chute à moi ci-je comprenais trop bien la douleur de ce peuple abusé ; j'aurais voulu, en lui laissant mon être physique, lui crier son erreur. Je repoussai même les gardiens qui vinrent à moi, ils me répondirent qu'ils étaient responsables de moi. Mais quelle lourde responsabilité incombe à ceux qui firent ainsi supplicier un homme, qui absorbent tout un peuple !...

A L'ILE DU DIABLE

Je n'avais la faculté de circuler, durant le jour, que dans la partie de l'île comprise entre le débarcadère et le petit vallon où se trouvait l'ancien campement des lépreux, soit sur un espace de 200 mètres environ, complètement découvert, et défense absolue n'était faite de franchir cette limite peine d'être renfermé dans ma case. Dès que je sortais, j'étais accompagné par le surveillant de garde qui ne devait pas perdre de vue un seul de mes gestes.

Le surveillant de garde était armé du revolver ; plus tard, on y ajouta le fusil et une ceinture garnie de cartouches. Il m'était formellement interdit d'adresser la parole à qui que ce fût.

LA DOUBLE BOUCLE

A dater du 6 septembre, je fus mis à la double boucle de nuit, et ce supplice, qui dura près de deux mois, consista dans les mesures suivantes. Deux fers forme d'U, furent fixés par leur partie inférieure aux côtés du lit. Dans ces fers s'engageaient une barre en fer, à laquelle étaient fixées deux boucles.

A l'extrémité de la barre, d'un côté, un plein terminal, de telle sorte que la barre était fixée aux fers et par suite au lit. Quand les pieds étaient donc bien engagés dans les deux boucles, je n'avais plus la possibilité de remuer ; j'étais invariablement fixé au lit. Le supplice était horrible, surtout par ces nuits torrides. Bientôt les boucles très serrées aux chevilles me blessèrent.

UNE ALERTE

Le 6 juin, vers neuf heures du soir, une fusée fut lancée de l'île Royale. On prétendit qu'une goëlette avait été aperçue dans le golfe formé par l'île Saint-Joseph et l'île du Diable. Le commandant du pénitentier donna l'ordre de tirer dessus à blanc et de prendre les postes de combat. Lui-même vint renforcer avec un personnel supplémentaire, le détachement de l'île du Diable. J'étais couché et enfermé dans ma case avec le surveillant de garde, comme d'habitude chaque nuit ; je fus réveillé en sursaut par les coups de canon suivis de coups de fusil, et je vis le surveillant de garde, les armes prêtes, me regarder fixement. Je demandai : « Qu'y a-t-il ? »

Le surveillant de garde ne me répondit pas. Mais, comme je ne me préoccupais pas des incidents qui se passaient autour de moi, la pensée tendue vers un seul but, mon honneur, je m'étendis de nouveau sur mon lit. Heureusement peut-être : le surveillant de garde avait des consignes rigoureuses et l'on peut se demander s'il n'eut pas tiré sur moi, si, surpris par ces bruits insolites, je m'étais jeté à bas du lit.

LE RETOUR

Ma joie fut immense, indicible. J'échappais enfin au chevalet de torture où j'avais été cloué pendant cinq ans, soutirant le martyre pour les miens pour mes enfants, autant que pour moi-même. Le bonheur succédait à l'effroi des angoisses inexprimées, l'aube de la justice se levait pour moi.

Après l'arrêt de la Cour, je croyais que tout allait être enfin fini, qu'il ne s'agissait plus que d'une simple formalité.

On comprend quelles avaient été successivement ma surprise, ma stupéfaction, ma tristesse, ma douleur extrême d'un pareil retour dans ma patrie. Là où je croyais trouver des hommes unis dans une commune pensée de justice et de vérité, désireux de faire oublier toute la douleur d'une effroyable erreur judiciaire, je ne trouvais que des visages anxieux, des précautions minutieuses, un débarquement fou en pleine nuit, sur une mer démontée, des souffrances physiques venant se joindre à ma souffrance morale.

L'émotion que nous éprouvâmes, ma femme et moi, en nous revoyant, fut trop forte pour qu'aucune parole humaine en puisse rendre l'intensité. Il y avait de tout, de la joie, de la douleur ; nous cherchions à lire sur nos visages les traces de nos souffrances, nous aurions voulu nous dire tout ce que nous avions sur le cœur, toutes les sensations comprimées et étouffées pendant de si longues années, et les paroles expiraient sur nos lèvres. Nous nous contentâmes de nous regarder, puisant, dans les regards échangés, toute la puissance de notre affection comme de notre volonté.

POUR LA VERITE

En même temps que ma tristesse s'augmentait, en considérant avec douleur combien les passions égarent les hommes, en lisant tous les crimes commis contre l'innocence, un profond sentiment de reconnaissance et d'admiration s'élevait de mon cœur pour tous les hommes courageux, savants ou travailleurs, grands ou humbles, qui s'étaient jetés vaillamment dans la lutte pour le triomphe de la justice et de la vérité, pour le maintien des principes qui sont le patrimoine de l'humanité. Et ce sera dans l'histoire, l'honneur de la France que cette levée d'hommes de toutes les catégories, de savants jusqu'ici enfouis dans les travaux silencieux du laboratoire ou du cabinet d'études, de travailleurs attachés au dur labeur journalier, d'hommes politiques mettant l'intérêt général au-dessus de leur intérêt personnel, pour la suprématie des nobles idées de justice, de liberté et de vérité.

Alfred Dreyfus ne parle pas du procès de Rennes : il rappelle dans quelles conditions il accepta sa grâce et termine son livre par la note qui fut alors communiquée aux journaux et qui annonce sa résolution de poursuivre la réparation de l'erreur judiciaire dont il a été victime.

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

Funérailles de la citoyenne Paule Mink

Paris, 30 avril. — Les obsèques de la regrettée citoyenne Paule Mink auront lieu demain, mercredi 1er mai, à une heure de l'après-midi.

On se réunira à la maison mortuaire, 3, rue de Billancourt.

L'inhumation aura lieu au cimetière du Père-Lachaise.

Toutes les organisations socialistes se feront certainement représenter aux obsèques de cette vaillante propagandiste de l'idée révolutionnaire.

UNE DÉPÊCHE DU MAIRE DE ROUBAIX

L'administration municipale de Roubaix, à l'occasion de la mort de la citoyenne Paule Mink, a adressé à son mari la dépêche suivante :

Negro Mink, 3, rue Billancourt, Paris.

Au nom de la municipalité vous adresse expression sincères regrets que nous cause décès vaillante camarade Paule Mink.

CARRETTE.

Les révoltes d'Algérie

Alger, 30 avril. — On nous confirme, dit l'*Agence Havas*, que l'ordre est entièrement rétabli dans la région de Marguerite.

La révolte qui a éclaté dans ce village, et dirigée par quelques fanatiques, reste un fait tout à fait isolé. Les populations indigènes les plus voisines, qui ont été entièrement surprises par ce mouvement, sont venues protester de leur dévouement et de leur attachement à la France auprès de l'autorité, et coopèrent elles-mêmes à la recherche des coupables. A l'heure actuelle, les meneurs sont arrêtés. Les troupes et la gendarmerie continuent à parcourir le Zaccar et procèdent à de nombreuses arrestations. Les coupables sont aisément reconnus par les colons et les autorités locales.

C'est à tort que l'on a signalé certains mouvements dans les agglomérations indigènes de la colonie.

Les derniers renseignements officiels portent que la bande de mécontents et de pillards qui a envahi Marguerite est capturée presque entièrement ; on a opéré plus de deux cents arrestations dans le Zaccar ; cent vingt-cinq ont été maintenues par le parquet qui siège en permanence sur les lieux.

Le principal assassin Abdallah, dit l'*Egorgeur*, a été arrêté ce matin à Vesoul-Benian.

Pour achever de rassurer les populations européennes de la région, une démonstration militaire a été faite aujourd'hui vers Meurad, Marengo et Marceau.

Les notables indigènes du douar d'Adelia ont promis leur concours absolu pour livrer les coupables et restituer les objets volés dans deux jours.

On procède, en outre, au désarmement général des deux fractions révoltées.

La terreur militariste

Un ordre du jour du panachard Hartschmidt. — Sus aux pékins !

Châlons-sur-Marne, 30 avril. — Le général Hartschmidt, qui a la manie des ordres du jour sensationnels, vient encore de se signaler à l'attention publique en adressant à ses soldats des conseils au moins étranges.

Le général Hartschmidt n'est pas pour les demi-mesures. Ayant appris que des rixes s'étaient produites entre militaires et civils sur le territoire de son commandement, il a cru devoir, en prévision de nouveaux conflits, donner quelques instructions à ses subordonnés. Dorénavant, quand ils auront une discussion avec un misérable pékin, les soldats du général Hartschmidt savent ce qu'ils ont à faire : ils n'ont qu'à occire purement et simplement leur contradicteur. Ordre du général. Non seulement ils ne seront pas inquiétés pour cette belle opération de boucherie, mais ils auront droit à toutes les félicitations du grand chef. Ces canailles de civils n'ont qu'à bien se tenir.

Pour qu'on ne m'accuse pas de travestir l'esprit de l'ordre du jour du général Hartschmidt, je crois devoir en reproduire le passage principal. Le voici :

« Lorsqu'ils (les soldats) passent auprès de gens ivres ou d'individus qui leur adressent de propos malséants, ou qui cherchent à lier conversation avec eux, ils doivent continuer leur route sans répondre.

» Mais, lorsqu'ils sont menacés, ils doivent, tout en